

Une Saison en Enfer

D'Arthur Rimbaud

Avec Jean-Quentin Châtelain

Ulysse Di Gregorio à la Mise en Scène

Benjamin Gabrié à la Scénographie

Salvador Mateu Andujar Costumier



Photos Benjamin Gabrié

Création au Théâtre du Lucernaire (au Paradis)

Production : Le K Samka. Coproduction : Le Théâtre Montansier de Versailles.

Théâtre des Halles - (La Chapelle) - Festival d'Avignon

Du 6 au 29 juillet 2018 à 11h00 (relâche les lundis)

KSAMKA

Karinne Méraud-Avril : +33 (0)6 11 71 57 06 kmeraud@sfr.fr - www.ksamka.com

Contact Presse : Catherine Guizard

La Strada et cics 06 60 43 21 13 lastrada.cguizard@gmail.com

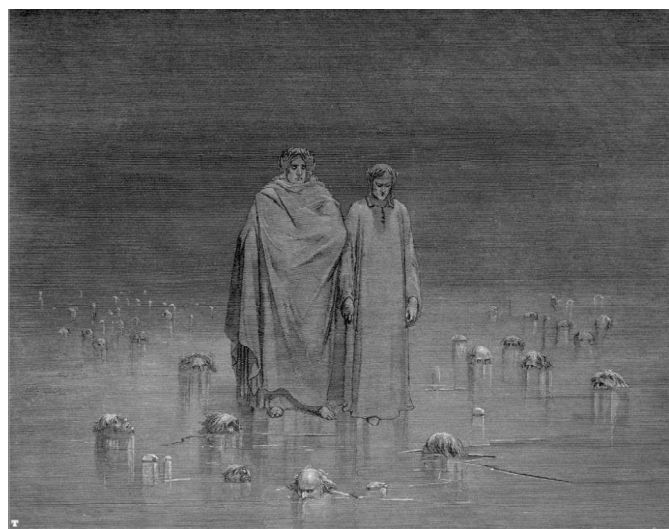
Une Saison en Enfer doit être vue comme l'ultime combat d'un homme, d'une vie et d'une œuvre touchant sans cesse à l'absolu.

Le texte nous plonge dans les entrailles d'un homme damné par "la liqueur non taxée, de la fabrique de Satan". Il y a une expérience cathartique à être confronté à ce destin exceptionnel et tragique. De cette fusion d'une vie et d'une œuvre, dont la conquête du sens est le combustible, tout lecteur de Rimbaud garde à jamais dans son esprit la brûlure. C'est cette expérience intime du texte que j'ai voulu rendre sur scène. J'ai souhaité par le prisme du théâtre rendre la flamme mystique et celle du charnel associées. Comme espace de création j'ai choisi le Purgatoire, en référence à la Divine Comédie de Dante qui concentre ce florilège fantasmagorique et mystique évocateur à plus d'un titre d'une Saison en Enfer précisément sur l'ascension et le renouveau de l'âme. La question du déchirement mental et du reniement des valeurs chrétiennes est brûlante.

Dans ce cortège sans cesse en mouvement, j'ai choisi la rupture par un rythme où les silences et les respirations coexisteraient avec le poème. Dans cette préfiguration d'un langage réinventé j'ai opté pour des lumières tamisées, proches de l'aube, obscures et chaudes à la fois d'où surgiraient des reflets évocateurs qui tromperait le personnage exposé sur la scène par un miroitement indistinct. Ce personnage inconnu c'est un Rimbaud dont le "Je est un autre" et dont les pieds "d'albâtre" reposeront par la stature de Jean-Quentin Châtelain au milieu d'un bassin d'eau sur lequel orné de trois masques sculptés légèrement en relief, symbole des trois Parques.

Avec la rencontre de Jean-Quentin Châtelain, alors qu'il prêtait voix à un autre illustre poète, frère de Rimbaud pour ce qui est de l'aventure et du voyage (Blaise Cendrars, dans Bourlinguer), j'ai trouvé l'instrument pouvant donner corps à cette expérience, capable de transmettre le mouvement, le rythme et les aspirations de cette œuvre exemplaire.

Ulysse Di Gregorio



La scénographie : Benjamin Gabrié

A partir de la poésie de Rimbaud, nous avons cherché à nous projeter dans un espace qui pourrait être les entrailles du monde, un espace de solitude et un espace de la pensée, qui apporterait profondeur à la voix, à la parole. Nous sommes dans l'esprit de Rimbaud, nous écoutons sa voix intérieure et ses mouvements d'âmes, ses souvenirs et ses désespoirs. Un espace mental, abstrait, mais composé de matériaux issus du quotidien de Rimbaud ou de ses souvenirs. Nous avons souhaité une scénographie simple, qui laisse la place à la voix du comédien, mais qui puisse entrer en résonance avec les différentes thématiques traversées par le texte, qu'il s'agisse du voyage, de la mer, de la solitude, ou des enfers. Nous avons représenté un purgatoire, librement inspiré des gravures de Gustave Doré réalisée d'après les textes de Dante. Un espace de seuil, une «bouche» des enfers, dernier espace où la voix se fait entendre avant d'être engloutie dans les ténèbres. Une simple étendue d'eau noire, contenue dans ce qui pourrait être un cratère, mais elle aurait tout aussi pu être infinie. Une eau noire qui semble profonde, sur laquelle le comédien glisse. Une eau qui reflète son image, qui révèle son double, qui nous montre son âme, et de laquelle émergent les visages qui sont probablement ceux des souvenirs de Rimbaud, ceux qu'il va rejoindre, ceux à qui il parle. Ce sont peut-être même ses autres visages, ceux de ses moments de vie écoulés, comme des masques tombés au fur et à mesure du temps. Autour de cette étendue d'eau, une terre sèche aux couleurs de l'Afrique, où Rimbaud a vécu ses dernières années, se perd dans le noir et isole cette bouche des enfers au milieu d'un désert infini. Le voyage et l'enfermement, la chaleur de l'Afrique et la froideur de la solitude se côtoient, et dans le calme pesant, le silence, les ténèbres qui entourent ce coin de désert et cette eau noire, se perdent les derniers mots de Rimbaud.



Croquis Benjamin Gabrié

Le poète

*Moi ! Moi qui me suis dit mage ou ange,
dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher,
et la réalité rugueuse à étreindre !*

Arthur Rimbaud (Né en 1854 à Charleville–mort en 1891 à Marseille) écrit ses premiers poèmes à l'âge de quinze ans. Après une scolarité brillante, où il obtient de nombreux prix d'excellence en littérature, il rencontre en 1870 le professeur de rhétorique Georges Izambard, qui lui fait découvrir de grands auteurs, tel que Victor Hugo avec les *Misérables*, et l'initie à la poésie. Le premier poème connu de Rimbaud *Les Etrennes des orphelins* est publié dans un journal.

Cependant, jeune homme révolté fugue plusieurs fois et renonce à se présenter au baccalauréat, n'ayant en tête que de rejoindre le milieu littéraire parisien. Celui-ci est en pleine ébullition au lendemain de la guerre de 1870 qui a vu la défaite de la France face à la Prusse victorieuse et la répression de la Commune.

Après quelques échanges épistolaires restés fameux avec Théodore de Banville et Paul Verlaine, tout deux membres du mouvement poétique du Parnasse, il arrive à Paris où il reçoit un accueil favorable et est admis au dîner des « Vilains Bonshommes », qui regroupe des écrivains et des artistes d'avant-garde. Sa maîtrise linguistique et son génie créatif impressionnent avec des vers comme ceux du *Bateau ivre*, du *Dormeur du val*, ou de *Voyelles*. Mais en raison de son mauvais caractère et son goût de la provocation, Rimbaud irrite de plus en plus les convives qui finiront par l'exclure *manu militari*.

S'ensuivront deux années d'errance et de vagabondage entre Charleville et Paris, où il vivra chez Paul Verlaine. C'est là que débute leur relation amoureuse. Les deux amants séjournent à Bruxelles et à Londres où leur liaison s'achèvera violemment. Verlaine quitte brusquement Rimbaud, en affirmant vouloir rejoindre sa femme, décidé à se tirer une balle dans la tête si elle n'accepte pas. Rimbaud le rejoint à Bruxelles, persuadé qu'il n'aura pas le courage de mettre fin à ses jours. La rencontre tourne au désastre, Rimbaud est blessé par Verlaine. Son amant en prison, Rimbaud écrit *Une Saison en enfer* en 1873.

En 1875, âgé tout juste de 21 ans, après la remise du manuscrit des *Illuminations*, il renonce au monde poétique. Ses idées marginales, anti-bourgeoises et libertaires poussent celui que Verlaine surnomme « L'Homme aux semelles de vent » à reprendre une vie itinérante à travers l'Europe avant de le conduire jusqu'en Abyssinie (Éthiopie actuelle) où il devient négociant, aventurier-explorateur, trafiquant d'armes. Souffrant d'une douleur au genou droit, il est rapatrié à Marseille le 20 mai 1891 dans un état critique. On diagnostique un cancer. L'amputation d'une jambe n'empêchera pas la progression de son mal dont il meurt au matin du 10 novembre.

Une Saison en Enfer

Rimbaud écrit *Une Saison en enfer* entre les mois d'avril et août 1873, après sa séparation avec Verlaine le 8 juillet 1873, où ce dernier, en état d'ébriété, tire sur Rimbaud et le blesse. Suite à ces déboires sentimentaux, il se retire dans la ferme familiale à la Roche pour terminer son recueil.

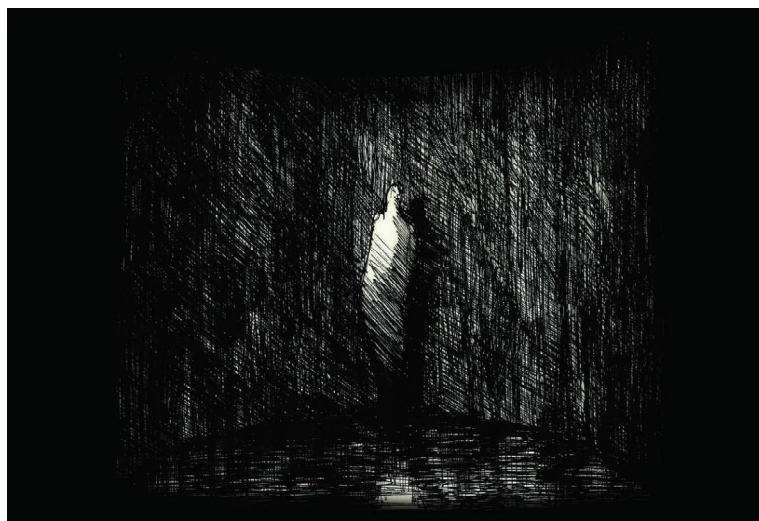
Après un prélude où le poète annonce qu'il a failli devenir fou et mourir, Rimbaud retrace l'itinéraire qui l'a presque mené à sa perte. D'abord, dans *Mauvais sang*, il remonte jusqu'à ses origines gauloises pour expliquer qu'il est issu d'une race esclave et que, né d'ancêtres qui ont fait les Croisades, l'ordre social lui a toujours été étranger.

Dans *Nuit de l'enfer*, d'abord intitulé *Fausse conversion*, Rimbaud regrette de ne pas avoir assumé la part païenne de son héritage et d'avoir au contraire succombé au mysticisme chrétien. Cette section d'*Une Saison en enfer* semble retracer l'expérience d'une errance profonde.

Les quatre chapitres qui suivent présentent le retour progressif à la raison, cheminement tout de même interrompu par quelques mirages et quelques désespoirs. Dans *L'Impossible*, Rimbaud évoque tour à tour l'Orient et la science. Dans *L'Éclair*, tout rêve, tout mysticisme apparaissent vains, alors qu'avec *Matin*, l'expression de l'espoir prend le dessus. Enfin, Rimbaud explique avec *L'Adieu* qu'il ne lui reste plus qu'à s'asservir au travail.

Rimbaud s'est occupé lui-même de la publication d'*Une Saison en enfer*, probablement en septembre 1873. L'œuvre a été imprimée à Bruxelles à 500 exemplaires. Ce n'est qu'en 1901 qu'un bibliophile belge, a découvert les brochures qui n'avaient jamais été mises en vente.

Paul Verlaine a qualifié cette œuvre de « *Prodigieuse autobiographie psychologique, écrite dans cette prose de diamant qui est la propriété exclusive de son auteur.* »



JEAN-QUENTIN CHÂTELAIN - Comédien



Simone Perolari photography

Anne-Sylvie Sprenger, *L'Hebdo*, 28 juillet 2005

JEAN-QUENTIN CHÂTELAIN, NOMADE ENTRE CIEL ET TERRE

Il est des expériences que l'on n'oublie pas, qui s'ancrent dans les veines et nous conditionnent pour le reste de notre vie. Jean-Quentin Châtelain, une des plus imposantes figures du théâtre romand, a gardé de sa petite enfance sur les routes le goût du voyage. Pionniers du nouveau nomadisme, son père et sa mère ont sillonné l'Europe pendant plus de 10 ans à bord d'un camion aménagé en camping-car. Artistes et passionnés, ils entreprirent de visiter tous les musées de France, d'Espagne et d'Italie, s'arrêtant plusieurs mois dans une ville avant de reprendre la route. «Je suis né en voyage et j'ai arrêté le voyage à 3 ans. Je me souviens que je dormais sur la caisse à outils», glisse-t-il avec émotion. Depuis, le comédien voyage d'une famille théâtrale à l'autre, au gré des invitations. «Je suis un itinérant, je vais de port en port.»

De nature solitaire, il s'est révélé être un brillant athlète dans l'art du monologue. Que ce soit dans *Exécuteur 14* d'Adel Hakim, *Premier Amour* de Beckett ou l'incontournable *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'Imre Kertész, Jean-Quentin Châtelain prend à bras-le-corps ces soliloques et leur donne chair avec une intensité presque douloureuse.

«Les monologues c'est une marche dans les traces de quelqu'un, le texte est un sentier. Et j'aime ce temps de la marche en solitaire, presque introspectif.» Il y a un engagement physique intense pour ce genre de spectacle, le plaisir ambigu de l'effort. Pendant le temps des répétitions, le comédien met son corps en difficulté et lutte contre ses propres limites. A pied ou à vélo, il aligne les kilomètres, comme un rituel naïf de mise en condition. «J'aborde les monologues en les répétant, en les maniant dans tous les sens, en les psalmodiant, en les ânonnant. J'ai parfois l'impression que je passe le texte à la machine à laver. A force de le répéter, le sens nous parvient. C'est comme une

prière.» Et de comparer son apprentissage à l'âne qui continue toujours sa route avec obstination: «J'apprends un peu comme un âne, j'essaie de prendre le chemin du texte, comme un âne prendrait un poids sur ses épaules et le trimplerait avec. Le texte, c'est une charge, mais on voit du pays aussi avec un texte, on voyage.»

Un amour du verbe qui prend ses racines dans le giron familial. «Mon père qui était avocat répétait ses plaidoiries à la maison, les testait sur nous. Il y avait une magie du verbe qui opérait à la maison», se souvient-il. Et de se rappeler les farces qu'il faisait à sa mère, son premier public. Quand le petit Jean-Quentin s'asseyait sur un tabouret à la cuisine et observait sa mère sculpter, il était saisi par une forme de mysticisme singulier. «Quand je regardais ma mère travailler la glaise presque à l'aveugle, comme dans un second monde, cela me fascinait. Je retrouve cet état de grâce dans les monologues où il y a un rapport au public qui est proche de l'hypnose. Dans le parcours d'au moins une heure que dure un monologue naît une forme de transe que j'aime particulièrement», nous explique-t-il. C'est aussi un exercice périlleux et excitant à la fois: «Le texte c'est comme un fil tendu où on tente de garder son équilibre, comme un funambule. C'est justement le plaisir du vide, de cette solitude sur le fil qui donne la beauté du voyage.» [...]

ULYSSE DI GREGORIO - Metteur en scène

Après une formation de comédien au cours Eva Saint-Paul où il explore également la direction d'acteur, c'est à la mise en scène qu'il décide de se consacrer. Il entre dans le métier en mettant en scène *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltés. Il poursuit avec *Voix du sang* et *Une Sorte d'Alsaka* d'Harold Pinter, puis c'est à travers l'œuvre de Claudel - *L'Echange* et la *Cantate à trois voix* - qu'il précise un travail minutieux sur la langue et insiste auprès de ses comédiens sur la juste restitution que celle-ci nécessite. S'il s'engage dans cette écriture lyrique que les personnages projettent, il s'intéresse également à l'écriture plus contemporaine et « psychologique » de Sarah Kane avec *4.48 Psychose*. En 2016, il met en scène *Polyeucte* de Corneille au Théâtre de l'Essaïon, que l'on pourra revoir en juin 2017 au Théâtre de l'Épée de Bois. Son travail se caractérise par un souci permanent de fidélité à l'œuvre et une esthétique épurée, pour laisser toute sa place à l'imagination. Et dans un monde où les images nous envahissent et se succèdent de plus en plus vite, le silence et l'espace s'imposent dans ses mises en scène, afin de rendre au public ce temps volé, nécessaire à la découverte sensible de l'œuvre. Il passe également à la réalisation avec son premier court-métrage *Continuum*, et prépare l'adaptation filmée d'*Une Sorte d'Alaska*. Il travaille actuellement avec le comédien Jean-Quentin Châtelain sur *Une Saison en Enfer* de Rimbaud dont les premières représentations auront lieu au printemps 2017 au Théâtre du Lucernaire. Parallèlement, il mettra également en scène l'opéra *Orphée et Eurydice* de Gluck au TOPF Silvia Monfort de Saint-Brice-sous-Forêt en avril 2017. Il prépare également la mise en scène d'*Athalie* de Racine pour la saison 2018-2019.

BENJAMIN GABRIE - Scénographe

Benjamin Gabrié est diplômé en 2010 à l'école Boule en Design d'Espace, puis obtient le diplôme de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en scénographie en 2015.

Parallèlement à sa formation, il multiplie les activités professionnelles et diversifie ses compétences. Il travaille dans l'agence de scénographie BC-BG en 2010, puis travaille régulièrement depuis 2010 chez Steinitz, antiquaire international, en tant qu'assistant de direction de bureau d'étude, rénove les locaux du théâtre de Ménilmontant accompagné d'une équipe de bénévoles en 2011, ou encore perfectionne ses connaissances dans différentes approches techniques en travaillant en ferronnerie et menuiserie. Il travaille sur de nombreuses missions pour des artistes, qu'il s'agisse de dessin technique, composition sonore ou de contribution à la réalisation d'œuvres plastiques.

Il travaille depuis 2012 en tant que scénographe et concepteur lumière avec différents metteurs en scène : notamment Ulysse Di Gregorio (*Une sorte d'Alaska* de Harold Pinter, *L'Échange* de Paul Claudel, *Psychose 4:48* de Sarah Kane et actuellement *Polyeucte* de Corneille), Margaux Bonin (*Je ne suis pas là*) ou Caroline Marcadé (*Champs de guerre, chants d'amour* et *Vers le lac j'entends des pas*) au sein du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique.

Il collabore avec le metteur en scène Rémi Prin depuis 2013 en réalisant la scénographie de la pièce *Le Petit Oiseau Blanc, ou Aventures dans les Jardins de Kensington*, adaptée du roman de James Matthew Barrie. Suite à cette rencontre, il intègre la compagnie Le Tambour des Limbes qu'il codirige aujourd'hui à ses côtés.

KSAMKA

Contact : Karinne Méraud Avril

Tél. +33 (0)5 53 29 47 42 - Portable +33 (0)6 11 71 57 06

kmeraud@sfr.fr - www.ksamka.com

<https://www.facebook.com/association.ksamka/timeline>

LA PRESSE EN PARLE....

Expérience très rare de partage poétique... Un cadeau extraordinaire à aller voir.

FRANCE INTER

Jean-Quentin Châtelain qui a la stature du Balzac sculpté par Rodin, l'étoffe du voyageur rupestre, donne à toucher cette main poétique qui traverse le feu avant d'écouter l'eau qui la submerge. Dans la nuit, oui, nous avons entendu le bruit infini d'une cascade d'être, intérieure et magique.

LE MONDE.FR

L'acteur paraît émerger d'une bouche d'ombre. Il est immobile. Son phrasé épouse le souffle de l'écriture du poète, ses silences. Il fait magnifiquement entendre le texte de Rimbaud, que Verlaine voyait comme un " diamant ".

TÉLÉRAMA SORTIR

Au fil du poème, la voix de Jean-Quentin Châtelain monte en puissance, puis redescend, avant de repartir, au gré de cette plongée terrifiante dans l'intimité d'un homme qui se met à nu, qui fouille son âme, met ses tripes sur la table, crie sa colère, sa hargne, sa quête d'absolu, sa souffrance perpétuelle. La poésie n'est jamais si belle que lorsqu'elle est chantée par un homme qui sait en rendre le mystère, la richesse, et la musique. Merci, Jean-Quentin Châtelain.

MARIANNE